

Héritage, violence et malédiction

«Le Fils de l'homme» de Jean-Baptiste Del Amo, l'histoire d'un abandon

Par Franck Colotte

«C'est au bord de cette tombe, sous cette pluie torrentielle que je me suis promis de terminer de relever les Roches (...), sans me douter qu'il y a des choses qu'il est préférable de ne pas réveiller, des souvenirs et des hommes qui doivent rester ensevelis. Car ils n'attendent en réalité que cela, que l'on vienne les tirer de leur profonde torpeur pour ressurgir et répéter sans cesse les mêmes hantises, les mêmes désastres»
(«Le Fils de l'homme», p. 157-158)

Ce cinquième roman de Jean-Baptiste Del Amo, qui a remporté le prix du roman Fnac 2021 – également en lice pour le prix Femina, s'inscrit dans la continuité de «Règne animal» (2016), roman-réquisitoire portant sur la souffrance animale à travers le portrait d'une famille de paysans gersois. Dans ce nouvel opus, l'écrivain toulousain de 39 ans met en scène un huis clos dominé par une violence et une folie intergénérationnelles (envisagées comme une malédiction incoercible), dans lequel les trois personnages principaux suffoquent en pleine nature, isolés en pleine montagne. Entre brutalité des rapports humains et fatalité génétique, le lecteur est plongé dans une mythologie familiale et panthéiste.

«Le Fils de l'homme» est d'abord l'histoire d'un abandon : après avoir disparu pendant plusieurs années et laissé derrière son fils de neuf ans (p. 41) ainsi que sa compagne (actuellement enceinte d'un autre homme), un homme revient, cherche à faire table rase du passé en sorte de se redonner une nouvelle chance en recréant une cellule (à la fois au sens de «noyau» et de «prison») familiale aux «Roches», lieu retiré où il a lui-même grandi avec son père (dont le cadavre sera retrouvé sur place par un randonneur, p. 157). Roman de l'abandon, donc, mais aussi (et peut-être surtout) roman de la transmission, d'une transmission paternelle viciée par les dérèglements spirituels et comportementaux.

Ce roman donne l'impression d'être «matricialisé», c'est-à-dire vidé d'un certain nombre d'éléments constitutifs qui ne sont plus considérés en tant qu'éléments narratifs, mythographiques, biographiques, etc., mais en tant que porteurs d'un noyau spéculaire et symbolique ayant vocation à servir de fondement à une nouvelle esthétique et/ou à une nouvelle éthique (à déterminer par le lecteur). Ce roman n'est pas une belle histoire relatant une aventure humaine avec en arrière-fond un écho d'une nature permettant le retour aux choses premières, fondamentales, pré-industrielles, etc. Son propos est simple à retracer du point de vue strictement narratif – la fin est, conformément à l'atmosphère ambiante, tragique (entre mort maternelle, simulation de suicide, violences et manipulations psychologiques); l'intérêt de cette impasse mortifère auquel Jean-Baptiste Del Amo nous convie est constitué par l'art du romancier que sous-tendent à la fois une approche narrative universalisante et une technique linguistico-stylistique mettant en œuvre une langue rythmée et nerveuse, riche et châtiée, en phase avec la mécanique de la violence qu'elle exprime.

À cela s'ajoute le fait que, comme dans «Règne animal», Del Amo pose des questions essentielles (Peut-on échapper à l'hérédité? À la



Avec son nouveau roman, Jean Baptiste Del Amo se hisse au sommet de son art.

Photo: Julien Benhamou

puissance de la nature? Comment survivre à la folie parentale? À l'incommunicabilité, au vide affectif? À la panne de la transmission, etc.?) que le lecteur finit par se poser à lui-même. L'auteur tente d'y répondre en images, cultivant un art subtil de l'expression choisie et du cadrage scénique, qui aiguïent le sens de l'observation et celui de la pulsion.

Hautement symbolique et puissamment programmatique

Un autre élément qui interpelle est le titre de ce roman, «Le Fils de l'homme», qui est à la fois hautement symbolique et puissamment programmatique. De quel fils et de quel homme s'agit-il dans cette sorte de parabole dans laquelle «le père», «la mère» et «le fils» (qui ne sont jamais nommés) constituent des figures atemporelles, immuables et spéculaires tendant vers l'universalité (à l'instar de ceux des tragédies grecques)? «Le père» est à la fois le père de son fils et le fils de son propre père dont on apprend au cours du récit qu'il a acheté un terrain en pleine montagne avec ses propres économies «avec la seule intention de restaurer pour lui et son enfant une vieille grange afin qu'ils aient un toit sur la tête» (p. 148).

On sent d'emblée, dans ce texte finement ciselé, qu'entre répétition mimétique, circularité glaçante et atmosphère carcérale étouffante (au sens de prison mentale et d'emprisonnement dans un endroit naturel à l'air libre – ce qui est certainement la souffrance la plus douloureuse à supporter surtout si l'on souhaite, comme ce sera le cas à plusieurs reprises, s'enfuir de ce lieu maudit sans barreaux), qu'il faut apprendre à louvoyer dans la tempête sourde que constitue ce texte. Lourdeur et brutalité des non-dits, poids d'un passé palimpsestique, broyage opéré par un déterminisme macabre : telles sont les artères irriguant le corps de cet objet littéraire qui frappe par une autre caractéristique : du point de vue dialogique, la pénurie des pro-

pos échangés par les trois protagonistes ainsi que, du point de vue narratologique, la focalisation externe, à la troisième personne et adoptant le point de vue de l'enfant. Au sein du borborygme inhospitalier que constitue le «sol maudit des Roches» (p. 157), Jean-Baptiste Del Amo ne livre jamais l'intériorité de ses personnages, ne dévoile pas leur psychologie : les relations, les sentiments s'expriment à travers les gestes, les regards, les corps en mouvement voire le déchaînement des éléments naturels.

C'est donc sans compas intérieur ni boussole psychique que le lecteur s'oriente au gré des étapes de cette tragédie non chapitrée faisant de ce texte un flux continu tantôt elliptique tantôt labyrinthique, une sorte de fil d'Ariane ou cordon ombilical narratif qu'on ne parvient pas à couper. Ainsi, sous-tendu et augmenté par la perspective d'une coopération interprétative soutenue (entre un auteur qui efface et qui suggère, et un lecteur amené à décoder des «forêts de symboles» pour employer une expression baudelairienne), «Le Fils de l'homme» peut se lire comme un thriller où règne la mécanique implacable de la folie, celle des pères «si longtemps contenue, le poison transmis aux fils d'une génération à l'autre, jusque-là tapis dans les profondeurs de la montagne et dans le cœur des hommes» (p. 169).

En outre, certaines scènes-clés (e.g. le bain de rivière entre une mère aimante et son fils, la complicité du père et du fils sur une piste d'autos-tamponneuses) – qui sont autant d'éclaircies dans le chant lugubre de ce monde rugueux, ne manqueront de frapper durablement les esprits en sorte que le lecteur revienne au texte avec un regard toujours renouvelé, et une envie, sans cesse stimulée, d'y découvrir la lumière (espérée ou fantasmée) derrière la masse des ténèbres (naturelles ou humaines).

Jean-Baptiste Del Amo, «Le Fils de l'homme», Paris, NRF/Gallimard, 2021; 240 pages; 19 euros.